

Le point sur l'affaire du réseau Prosper

« Les arts de la guerre sont le seul objet auquel le prince doit donner ses pensées et dont il lui convienne de faire son métier. C'est la vraie profession de qui gouverne »

Machiavel, Le Prince, 14.

Décembre 2007

La sortie en février 2003 à Paris, chez Pygmalion, de mon livre *La Tragédie du réseau Prosper*, avril-août 1943, m'a valu un certain nombre de réactions de la part des rares survivants du réseau Prosper. Il s'agit avant tout de courriers détaillés, de notes personnelles envoyées et surtout de l'organisation à Paris de plusieurs entretiens passionnants qu'il m'a été permis d'enregistrer sur un IC Recorder.

Il a ainsi été possible de refaire une nouvelle fois un historique précis de la tragique destinée de Prosper et de rentrer à nouveau dans les différentes séquences ayant conduit à la « catastrophe » finale. J'ai donc revu ces deux dernières années Robert Richard, membre du réseau Adolphe (implanté en Sologne et comptant comme un sous-réseau de Prosper) et Jacques Bureau, opérateur radio de Prosper à Paris. J'ai également reçu de la part de Pierre Reynaud, membre du réseau Jockey un long mémoire m'apportant de nombreuses précisions et me livrant aussi plusieurs détails précieux par rapport à mon texte. J'ai reçu enfin d'Angleterre deux longs courriers du propre fils du chef du réseau Prosper, Francis Suttill (qui porte le même prénom que son père). Je ne suis cependant pas d'accord avec la position de ce dernier qui fait une confiance aveugle à l'histoire « officielle » du réseau Prosper, telle qu'elle est décrite en 1966 par l'historien Michael Foot, auquel le gouvernement britannique a demandé de faire la lumière sur les activités du SOE (Special Operations Executive) en France. Il m'est en effet impossible de l'être, tout simplement parce que plusieurs aspects de cette tragique histoire restent aujourd'hui encore sciemment occultés. Il est vraiment difficile d'admettre, comme l'on voudrait le faire croire, que cette histoire-là est tout simplement banale, et d'accepter l'injonction : « circulez, il n'y a rien à voir !... »

Est-il donc vraiment si pénible pour un régime démocratique exemplaire, à fortiori celui de la Grande-Bretagne, de reconnaître publiquement que s'inspirer des principes de Machiavel, pour vaincre un ennemi aussi impitoyable et cruel que le Reich national-socialiste, est tout à son honneur ? Pour triompher du crime organisé sur une échelle de dimension planétaire, ne peut-on admettre que la fin peut justifier certains moyens ? Ces questions étant posées, il est vrai que le problème est à dimensions multiples et qu'il relève d'une compréhension fort difficile parce que très complexe.

Pour faire à nouveau le point sur une bonne compréhension de l'histoire de la tragédie du réseau Prosper, je propose en quelques lignes la synthèse qui suit :

L'année 1943 marque le grand tournant de la Seconde Guerre mondiale. Après leurs victoires fulgurantes et les conquêtes territoriales des années précédentes, les puissances de l'Axe, les Japonais dans le Pacifique et les Allemands sur le front de l'Est en Russie, sont en très grande difficulté. Pour la Wehrmacht, les gravissimes défaites de 1943, celle de Stalingrad en février et celle de Koursk en juillet, sont sans appel. La partie est définitivement perdue pour la machine de guerre allemande qui voit ainsi en quelques mois le 1/4 de son formidable potentiel offensif détruit, mais qui reste malgré tout encore très dangereuse. Ce que l'on sait moins, c'est que de l'autre côté, l'armée soviétique est saignée à blanc et qu'elle est à genoux. Il lui faut absolument obtenir un répit et de l'aide militaire occidentale pour confirmer ses victoires et tenir les différents fronts sur les immenses espaces du territoire russe. Staline demande alors avec grande énergie tant au président américain Franklin Roosevelt qu'au Premier ministre britannique Winston Churchill qu'un second front s'ouvre le plus rapidement possible à l'Ouest pour soulager l'énorme et sanglant effort militaire soviétique.

Le problème est qu'il est utopique en 1943 d'envisager d'ouvrir un second front, tout simplement parce que les deux alliés anglo-saxons n'en ont pas encore, à ce moment-là, les moyens. Il faut cependant absolument et rapidement faire quelque chose pour Staline. Churchill décide alors de parer au plus pressé et « monte » l'opération Cockade. Celle-ci est avant tout une manoeuvre d'intoxication conçue par une cellule spécialisée répondant au nom de London Controlling Section (LCS), dont les membres sont le General Hastings Ismay, le Colonel Henry Bevan, et le Lieutenant-Colonel Ronald Wingate. Tout va donc

être fait au début de l'été 1943, par le biais de gesticulations militaires diverses, pour faire croire à Hitler et au haut commandement allemand, qu'un second front est en train de s'ouvrir. Pour contenir une attaque amphibie de grande envergure à l'Ouest, probablement sur les côtes du Pas-de-Calais, la Wehrmacht serait ainsi obligée de dégarnir certaines de ses unités d'élite du front russe pour les ramener en France et relâcherait d'autant, par la force des choses, sa pression sur l'Armée rouge. Staline aurait alors la preuve d'une aide appréciable apportée par ses alliés occidentaux. Dans les faits, cette manoeuvre, qui est de courte durée, est essentiellement ad usum Staline, car elle n'a finalement aucune incidence sur les Allemands.

Pourquoi ? Tout simplement parce que le Sicherheitsdienst (SD) est parfaitement au courant du rideau de fumée que représente l'opération Cockade. Mais pour bien comprendre, reprenons les faits dans l'ordre chronologique : il faut aider Staline à tout prix. Churchill et Roosevelt dans l'immédiat, à part les bombardements massifs effectués par leur aviation stratégique respective sur les centres industriels vitaux de l'Allemagne, ne peuvent pas en 1943 envisager un débarquement en France. L'opération Cockade est alors mise en route. En Europe occupée, les Résistances nationales respectives ne sont pas prêtes non plus, loin de là. Il existe cependant en France, sur une très grande partie de son territoire, un important réseau de sabotage, composé de plusieurs centaines de membres (pas loin d'un millier en comptant toute l'organisation logistique) appartenant à la F Section du SOE, le réseau Prosper. Churchill donne l'ordre à ce réseau, en mai 1943, de faire un maximum de dégâts à la machine de guerre allemande en France. Cette opération est la preuve donnée à Staline démontrant que le grand débarquement se prépare. Staline n'est pas dupe longtemps car il constate que rien ne se passe à l'Est où aucune unité allemande n'est ramenée vers la France (les Russes ont en effet les moyens de contrôler tous les mouvements de troupes de la Wehrmacht sur l'ensemble du territoire soviétique, mais ceci est une autre histoire). Cockade est donc un feu de paille et personne n'est dupe, ni les Russes, ni les Allemands. Lorsque le réseau Prosper commence à exécuter les ordres reçus de Londres, les services allemands sont renseignés et savent de quoi il retourne.

Comment cela est-il possible ? Parce que le responsable des liaisons aériennes des réseaux du SOE implantés en France, Henri Déricourt, est un agent de la Gestapo. Pilote d'avion professionnel, Henri Déricourt fait avant la guerre, lors de ses vols en Allemagne, la connaissance de Karl Boemelburg avec lequel il se lie d'amitié. Lorsque ce dernier, devenu entre temps membre du Parti nazi et S.S. Standartenführer, est nommé à la tête de la Gestapo de Paris, il est toujours en relation « amicale » avec Déricourt. La suite est facile à imaginer. Recruté en 1942 en Angleterre par le MI 5 (service de contre-espionnage), Déricourt est affecté à la F Section du SOE. Le maître-espion Claude Dansey (le créateur en 1935 de l'Organisation Z, lui-même est désigné comme étant le Colonel Z), un intime de Churchill et chef du Secret Intelligence Service (SIS), voit immédiatement tout le profit qu'il pourrait un jour tirer des excellentes relations de Déricourt avec Boemelburg. Il le tient alors bien au chaud, sous la couverture du SOE, en attendant le moment propice pour monter un « coup tordu »...

En 1943, Déricourt devient en France un personnage central à trois dimensions. Il est en même temps un agent de la Gestapo de Paris et du SD, un agent (très important) du SOE, et une « taupe » du SIS. On peut alors aisément deviner ce qui va se passer avec le déclenchement de Cockade. Malgré les mauvaises relations qu'il entretient avec le SOE, le SIS, par l'intermédiaire du chef du service chargé au MI 5 des moyens « spéciaux », des doubles-jeux et radios-jeux, T.A. Robertson, donne l'ordre à Déricourt de faire passer à son ami Boemelburg tout le courrier de la « poste aérienne » du réseau Prosper et de ses sous-réseaux. Toutes sortes de documents divers, des plans, des projets de sabotages et d'attentats, les fiches individuelles de tous les agents et sous-agents, les noms des passagers transportés par vols nocturnes clandestins sont ainsi donnés aux Allemands. La liste des renseignements transmis, et qui sont de la plus haute importance, est très longue... Bien entendu, seul le SIS est dans le coup. Le SOE est dans l'ignorance de l'activité de Déricourt vis-à-vis du SD (jusqu'au voyage de Francis Suttill à Londres, en mai, où la vérité sur le rôle du responsable des opérations aériennes lui est enfin révélée). La Gestapo, de son côté, ne se doute pas non plus du triple jeu de Déricourt. Mais ce dernier point n'a pas beaucoup d'importance dans le contexte de Cockade.

Pour comprendre à partir de là ce qui se passe, il faut s'interroger sur la raison de l'ordre donné à Déricourt par le SIS de trahir Prosper. Il s'agit de donner des gages aux Allemands. Déricourt doit apparaître comme étant un agent fiable. Il l'est d'autant plus qu'il n'hésite pas un seul instant (il agit sur ordre) de « donner » à l'ennemi mortel le plus important réseau de sabotage de la F Section en France. On prend de cette manière un risque énorme : sacrifier et condamner à une mort inéluctable des

centaines de résistants... Cela sera effectivement le cas à partir du 23 juin 1943. Les services allemands décident en effet de procéder à la liquidation massive de Prosper car il devient urgent d'arrêter les sabotages et les attentats de plus en plus nombreux, et terriblement efficaces, organisés sur la zone du réseau. Ils veulent également, ce faisant, mettre la main sur les postes émetteurs-récepteurs de Prosper pour essayer de monter, comme aux Pays-Bas, des radio-jeux destinés à désinformer et à tromper les services de renseignements britanniques. C'est exactement ce que souhaite Claude Dansey. Aux yeux du SIS, la trahison de Déricourt est nécessaire car c'est le prix qu'il faut payer pour permettre, par l'intermédiaire précisément de radio-jeux et d'opérateurs radio « retournés », de mystifier Hitler et l'OKW (Oberkommando der Wehrmacht), sur la date, le lieu, les moyens matériels angloaméricains, du grand débarquement à l'Ouest. Jusqu'à la veille du 6 juin 1944, les Allemands sont à ce sujet dans le doute quant aux projets et aux plans des Alliés.

Il est donc clair que la prise de décision de sacrifier Prosper fait partie de la vaste partie d'échecs en train de se jouer en 1943 pour préparer le dernier acte conduisant à la nécessaire mise à mort du nazisme. Au vu du résultat final obtenu deux ans plus tard, en 1945, c'est-à-dire la victoire absolue sur le Reich, il peut paraître évident de pardonner le cynisme et la duplicité affichés formellement par les concepteurs de Cockade, en service commandé et au nom de la démocratie. Ce qui est gênant après la Libération, c'est qu'il faut donner des explications à propos de Prosper et de sa liquidation. Henri Déricourt finit par être arrêté en 1946 par les autorités françaises. Son procès a lieu en 1948 et il est acquitté grâce au témoignage de Nicholas Bodington, l'adjoint (pendant la guerre) de Maurice Buckmaster, chef de la Section F. Pour tout faire afin de ne pas laisser condamner Déricourt, on essaye même, heureusement sans succès, de compromettre dans le rôle du « grand traître », Pierre Culioli, chef du réseau Adolphe en Sologne. Après deux procès retentissants, celui-ci est finalement (et à juste titre) acquitté...

Cependant, aujourd'hui encore, soixante-cinq ans après ces faits douloureux, on persiste à occulter cette page sombre de l'histoire de la Section F, cette page à propos de laquelle Pierre Reynaud m'a précisé qu'il avait consacré une vingtaine d'années de sa vie « à étudier les turpitudes de la F Section, à soulever ses dessous puants et à casser les mensonges de la désinformation à son sujet. » L'occultation se fait du côté britannique à travers l'histoire « officielle » du réseau Prosper et elle se fait du côté français, puisque les réseaux du SOE n'ont jamais vraiment retenu l'attention dans notre pays, où l'on préférerait (c'est toujours le cas aujourd'hui), pour des raisons strictement politiques, magnifier le rôle de la Résistance nationale, surtout celui des réseaux gaullistes.

Ne serait-il pas temps de reconnaître officiellement le sacrifice des agents de Prosper ? Ne sont-ils finalement pas morts pour que réussisse le débarquement sur les côtes de Normandie, le 6 juin 1944 ? Enfin, peut-on continuer à affirmer que ces mêmes agents, des Français pour la plupart, hommes et femmes, ont porté à l'époque un uniforme étranger ? Il serait grand temps que justice soit enfin rendue à leur héroïque mémoire...

Je vous recommande bien sûr de lire mon livre *La Tragédie du réseau Prosper*. Il me semble que cette lecture vaut le détour...

Copyright Richard Seiler
Tous droits réservés